



Là il se met à genoux et il prie. — Page 133, col. 2.

SOUS LES TILLEULS

PAR ALPHONSE KARR.

CXLIII

« O Magdeleine ! pardonne-moi.  
 » Pourquoi veux-tu que je vive ? Qu'y a-t-il pour moi dans la vie maintenant ?  
 » Mais mon âme est avec toi ; elle ne pouvait se séparer de la tienne ; c'est mon corps seul que tu as laissé ici.  
 » Qu'ai-je fait !  
 » Je l'ai tuée ! j'ai tué mon bonheur et ma vie !  
 » Son regard si doux qui pénétrait le cœur, il est mort ; sa voix suave, elle est morte ; son corps souple et gracieux, il est mort ; ses beaux cheveux noirs, soyeux, ils sont morts : tout est mort !  
 » Elle était si belle !  
 » Oh ! pourquoi n'ai-je pas, au lieu de cette atroce vengeance, fait mon bonheur de son honneur ! veillé sur elle comme sur un ange gardien. Pourquoi ne l'ai-je pas entourée de mon amour pour écarter d'elle le moindre chagrin, la moindre peine !  
 » J'aimais tant son sourire ; son sourire m'aurait payé de mes souffrances,  
 » J'aurais renoncé à la vie pour moi, je n'aurais vécu que de la sienne, je n'aurais été heureux que de son bonheur, je n'aurais souffert que de ses souffrances.  
 » Oui, je me serais élevé au-dessus de l'humanité, et mon âme, divinité protectrice, aurait plané sur elle.  
 » Mais elle est morte !  
 » Il faut accomplir ses dernières volontés ; son fils sera mon fils.  
 » Et ce dernier baiser sur sa bouche morte. . .

CXLIV

LE CIMETIÈRE.

Le temps était pesant et orageux.  
 Les nuages lourds passent sur la lune, elle ne paraît que par intervalles.  
 Le cimetière est fermé d'un côté par un haut mur en demi-cercle, de l'autre par la rivière.  
 A l'entour, les peupliers frissonnent sans qu'il fasse du vent, et le bruit de leur feuillage se mêle à celui de l'eau qui coule lentement.  
 Hormis l'eau et les feuilles, on n'entend aucun bruit.  
 Les peupliers, quand par moments le vent s'élève, se balancent et ont l'air de fantômes noirs ; les pierres des tombes sont cachées sous l'herbe ; l'herbe épaisse s'élève jusqu'à la ceinture, excepté dans quelques sentiers étroits.  
 Un bruit se fait entendre, c'est un bruissement de l'eau ; il approche, et aborde sur la rive un corps qui se dresse et marche dans l'herbe. La lune s'est un instant dégagée des nuages : il suit un sentier et il cherche.  
 Il n'est vêtu que d'un pantalon de toile dont l'eau ruisselle, il porte une pioche sur son épaule.  
 Il cherche et il s'arrête devant une tombe récente, car il n'y a pas d'herbe à l'entour, et la pierre qui doit la recouvrir est auprès, non encore taillée.  
 Là il se met à genoux et il prie.  
 Puis il prend la pioche et frappe : un coup sourd retentit ; il s'arrête. Ses cheveux sont hérissés et ses yeux semblent sortir de sa tête : le son est mort. Il frappe un second coup et se hâte d'enlever la terre.  
 Un coup a sonné plus creux ; la pioche lui échappe, et lui il tombe sur les genoux : ce dernier coup a frappé sur la bière, presque sur le corps. Quand le silence est revenu, il enlève la terre lentement et avec précaution, la bière est à découvert.  
 Avec la pioche il détache une planche, puis

deux. Il voit une forme blanche ; le linceul, déchiré, trahit les contours du cadavre ; d'un mouvement convulsif il arrache le drap, qui cède et se déchire : le corps est nu.

Il ne peut respirer ; son cœur bat comme un marteau : un nuage épais cache la lune ; il attend.

Le corps est nu, ce corps si beau, si souple, si gracieux, qu'une fois seulement il a tenu dans ses bras. Le nuage glisse lentement.

Cette bouche dont le sourire était si doux, dont les baisers crispaient le cœur ; ces yeux dont un regard avait plus de prix que l'empire du monde.

La lune va bientôt reparaitre ; l'extrémité du nuage est bordée d'une frange d'argent.

Ce corps, il vient le prendre encore dans ses bras ; ces yeux, il vient les revoir encore ; cette bouche, il vient lui donner un dernier baiser, un baiser d'adieu et de pardon.

C'est la dernière volonté de la morte.

Il vient appliquer sa bouche sur la bouche de la morte et lui donner un baiser qu'elle ne rendra pas, qu'elle ne sentira pas.

Le vent souffle légèrement, et fait trembler les feuilles, et achève de chasser le nuage ; la lune éclaire tout le cimetière d'une mystérieuse lueur, il se penche sur la tombe ; mais il jette un cri et s'enfuit, car il a vu le corps.

Le corps, les chairs tombent en lambeaux, et des vers rongent ses yeux.

Il s'enfuit et court ; mais, dans la grande herbe, une tombe sous ses pieds le renverse ; il se relève égaré, frénétique ; il court.

Dans la grande herbe, encore une tombe sous ses pieds le renverse ; il se relève écumant, les yeux hagards : sa tête est perdue, il voit toutes les tombes ouvertes et tous les morts qui, la tête sortie du linceul, le regardent avec des yeux étincelants et le suivent du regard. Le murmure des feuilles lui semble des paroles mystérieuses que les morts s'adressent à voix basse ; il est là